

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DES LETTRES.

Société Historique.—Hier soir, un auditoire d'étingué était réuni dans la Salle de la société historique, pour assister à la séance d'inauguration du nouveau président, l'hon. M. Chauveau. C'est M. le Dr. Anderson qui en a fait presque tous les frais. Il nous a lu un charmant travail sur la carrière du Prince Edouard en Canada, à Halifax, aux Indes Occidentales, à Gibraltar et en Angleterre.

D'abord M. Chauveau remercia avec beaucoup d'élégance la société de l'honneur qu'elle lui avait conféré. "Quels sont, a dit M. Chauveau, mes droits à cette distinction, à présider une assemblée composée en grande partie de l'élément anglais, et après avoir été si longtemps éloigné de Québec? Aucun, excepté celui d'en être probablement le plus ancien membre, car j'en faisais partie en 1838. J'avais alors pour collègues des hommes dont les noms sont chers aux amis des sciences et des lettres, le Dr. John Carleton Fisher; le vénérable Dr. Wilkie; le laborieux M. Faribault; l'historien national, M. Garneau: nul de cet illustre groupe ne reste parmi les vivants."

M. Chauveau récapitula les services rendus à l'histoire par la plus ancienne société du Canada, services reconnus à l'étranger par des hommes comme Bancroft, J. Sparks, Parkman, J. Gilman, Shea etc.

Le Dr. Anderson lut ensuite son esquisse de la vie du duc de Kent et s'attacha surtout à faire justice des calomnies dont certains historiens cherchent à ternir la mémoire du père de notre souveraineté.

En se servant de la volumineuse correspondance échangée entre le Prince et la famille de Salaberry pendant vingt-huit ans, il est facile de montrer le duc sous son vrai jour, de le peindre comme l'ami constant des Canadiens-français, dont il aurait aimé à devenir le gouverneur et le protecteur.

Plût au ciel que nous eussions eu, en 1803, ce bon prince et non le chevalier Craig, de triste mémoire.

M. Anderson suivit en traitant son sujet, l'occasion d'énumérer les titres nombreux du héros de Châteauguay à la reconnaissance du pays; titres que l'on a trop souvent méconnus et oubliés et qu'il serait encore temps de reconnaître.

M. Chauveau, reprenant la parole, dit quelques mots de la conférence de M. Anderson et fit part à l'assemblée d'intéressants souvenirs recueillis pendant sa visite au château de Salaberry, près de Blois, en France. En parcourant la galerie des portraits de famille, il a été frappé de la ressemblance frappante de la branche française et de la branche canadienne de cette noble descendance.

Somme toute, la séance d'hier soir a été très-instructive et commence bien la série de conférences que la société va donner dans le cours de l'hiver. Sous sa nouvelle direction, elle retrouvera sans doute son ancienne vigueur et son éclat des temps passés.

(Journal de Québec du 16 janvier)

—Le mot si connu: "l'histoire n'est qu'une fable convenue," est une spirituelle boutade et rien de plus. Cependant, il faut bien reconnaître que l'histoire, quant aux causes des événements et quant aux détails, n'a guère qu'une exactitude relative.

Deux personnes, témoins oculaires et auriculaires d'un événement quelconque, le rapporteront presque toujours d'une manière différente, parce que chacune de ces personnes aura reçu l'impression de circonstances différentes; parce que chacune d'elles aura vu d'un point de vue différent; parce que chacune d'elles, ayant son attention absorbée par des objets divers, n'aura ni vu ni entendu les mêmes choses. Et si l'on ajoute à cela l'influence des préjugés et des passions, on ne sera pas étonné de cette divergence d'opinions dans l'appréciation d'un même fait.

Volney admet franchement cette cause d'erreur. Paul-Louis Courier, ce savant en us, cet érudit, grand dénicheur de manuscrits inédits, semble faire lui-même très-bon marché de l'exactitude historique: "Pour moi, dit-il, m'est avis que cet enchaînement de sottises et d'atrocités qu'on appelle histoire, ne mérite guère l'attention d'un homme sensé," et, dans un autre endroit, parlant de Plutarque, il ajoute: "Il se moque des faits et n'en prend que ce qui lui plaît, n'ayant souci que de paraître habile écrivain. Il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir tant soit peu sa phrase. Il a raison. Toutes ces sottises qu'on appelle histoire ne peuvent valoir quelque chose qu'avec les ornements du goût." Et Voltaire, qui était aussi peu soucieux des faits, n'estimant que la forme, n'aurait certainement tenu aucun compte des manuscrits inédits qu'on aurait pu lui communiquer, à moins qu'ils ne lui fussent venus de quelque tête couronnée, ou tout au moins de quelque personnage éminentissime pour pouvoir se faire honneur de leur connaissance en les remerciant publiquement.

Heureusement que tout le monde ne juge pas l'histoire de ce point de vue étroit et par trop littéral. Les hommes sérieux, tout en appréciant le mérite de la forme, tiennent aussi, et par-dessus tout, à l'exactitude des faits et à une saine appréciation des causes; plus d'une histoire est reléguée par eux au rang de roman historique, pour n'avoir d'autre mérite que celui de la forme.

Maintenant, si l'on remonte, par la pensée, aux époques où l'on écrivait peu ou point, où les événements, même ceux que nous considérons à pré-

sent comme ayant une certaine importance, passaient inaperçus, et où de simples tentatives ne laissaient guère de traces, quelle exactitude peut avoir l'histoire de ces temps reculés? Peut-on même appeler cela de l'histoire? Voilà pourquoi une impénétrable obscurité couvre certaines époques, voilà pourquoi nous voyons la plupart des nations, et même des nations modernes, avoir leur temps fabuleux; voilà pourquoi, enfin, tous les historiens politiques, ou de parti pris, ont trouvé dans l'histoire de quoi soutenir les opinions les plus extrêmes et les théories les plus contradictoires.

On pourrait même affirmer hardiment que, depuis la chute de la république romaine jusqu'au seizième siècle, les faits et les événements inconnus dépassent beaucoup en nombre les faits et les événements connus. Il est douteux, plus que douteux, que l'on puisse jamais faire pénétrer la lumière dans ces profondes ténèbres; mais il est beau de le tenter: et lorsque, du sein d'une société avide de toutes les jouissances matérielles et qui estime les grandes fortunes, bien ou mal acquises, comme étant les plus grandes choses du siècle, il surgit un homme qui a le courage de préférer une honorable pauvreté au mercantilisme et à l'agiotage, qui sait, au prix des plus grands sacrifices personnels, s'imposer une tâche ardue, et la poursuivre résolument par amour pour la science et dans un but patriotique, on ne saurait trop applaudir à ses louables efforts; or, l'auteur des ouvrages dont les titres sont placés en tête de cet article et d'autres ouvrages encore inédits, est cet homme-là.

M. Margry a passé un quart de siècle à fouiller les bibliothèques publiques et privées, les archives de la marine et des colonies, du dépôt des cartes, etc., etc., à la recherche de documents inédits sur les découvertes, l'action des pionniers et la colonisation dans les diverses parties du monde; en un mot, il semble s'être imposé la tâche de redresser ou plutôt de refaire l'histoire sur ces matières intéressantes et trop peu connues, et de rendre à chacun la part qui lui revient légitimement; tâche ingrate s'il en fut jamais, car le public se contente des résultats sans s'enquérir comment et par qui ils ont été obtenus. Ces travaux, sans doute, ne sont pas tout à fait sans compensation; les hommes d'étude, les érudits, les curieux et tous ceux qui ne sont pas absorbés par le culte du veau d'or, apprécient les rudes labeurs de cet intrépide chercheur et lui composent, pour ainsi dire, un public d'élite. Il y a bien là, il faut en convenir, de quoi le flatter; mais ce n'est pas encore assez; M. Margry mérite mieux que cela: outre que ses ouvrages ont un attrait réel, en tenant compte des difficultés inhérentes à la matière et de la nature des matériaux mis en œuvre, ils se recommandent au sentiment patriotique des masses, puisqu'ils établissent la part qui revient légitimement à la France dans les découvertes, part que toutes les histoires antérieures avaient injustement amoindrie. (1)

—Nous reproduisons, avec plaisir, la correspondance suivante adressée au *Journal de Québec*, par Monsieur Routhier, un des lauréats de l'Université Laval, afin de lui rendre pleine justice.

M. le rédacteur,

Vous avez reproduit dans vos colonnes les extraits des poèmes récemment couronnés par l'Université, communiqués par le Conseil Universitaire au *Journal de l'Instruction Publique*. J'en suis flatté pour ma part; mais j'ai lieu de regretter que cette publication n'ait pas été faite avec plus de soin, du moins en ce qui me concerne. Est-ce le Conseil Universitaire ou le *Journal de l'Instruction Publique* qui a commis les petites erreurs dont je me plains? Je n'en sais rien, mais je ne puis pas les laisser inaperçues.

1o Le chant VI publié par le *Journal de l'Instruction Publique* et reproduit par votre journal, comme étant de M. Prud'homme, est le Chant IV de ma pièce, et M. Prud'homme lui-même trouvera bon que j'en réclame la paternité.

2o Après les vers suivants, que vous avez reproduits:

Cartier calme, et le front levé vers les étoiles
Perçant de son regard la sombre immensité
Jetait au vent du Nord qui déchirait ses voiles
Cet acte d'espérance en la Divinité:

doivent être insérés ceux-ci:

Mon Dieu! j'espère en toi qui calmes les orages;
Mes projets sont bénis, ils ne seront pas vains;
Tu ne permettras pas que les peuples sauvages
Ignorent plus longtemps les préceptes divins!

L'omission de ces quatre vers retranchés, je ne sais comment, ni par qui, brise ma phrase et fait dire à Cartier des choses simplement ridicules.

Puisque j'en ai occasion, je rectifierai une erreur typographique qui s'est glissée au quatrième vers du chant intitulé: "Départ de Cartier." Le mot *port* doit y être substitué au mot *fort*.

Croyez-moi, M. le rédacteur,
Votre obéissant serviteur,
A. B. ROUTHIER.

(1) Nous reproduisons cet article de la "Revue Britannique" en souscrivant de tout point à l'opinion qui y est exprimée au sujet des travaux de M. Margry.

IMPRIMERIE D'EUSEBE SENÉCAL, MONTREAL.